

répertoriés — à part ma pomme. Certains philosophes sont pourtant franchement bidonnants ! Comment pouvez-vous rester de marbre ?

Toute action se doit d'être menée dans l'optique d'un écœurement, c'est-à-dire avec notre écœurement pour finalité. Nous devons manger, voyager, baiser, danser, cogner et hurler avec voracité ; il nous faut vivre avec excès, jusqu'à nous écœurer de la vie même. De sorte à ce que notre mort, déjà en chemin, nous trouvant fin las, finisse par nous apparaître à peu près tolérable. M'écœurer de la vie : j'y travaille assidûment.

« *Sii ragionevole !* » Sois raisonnable, m'enjoignait mon père à chaque fois qu'en quelque domaine je prenais mon pied... — sous-entendant par là qu'il convenait de me refréner. Aussi, ce terme me devint vite antipathique. Cependant, les années passant, je me mis à réfléchir à son sens réel, concevant que si je l'avais jusqu'alors conspué, ce n'était pas de sa faute mais de celle du contenu sémantique dont il avait été abusivement farci. J'avais été berné ! Car tenant compte de notre nature mortelle, ce que les gens communément estiment être "raisonnable" ne l'est pas du tout, bien au contraire.

On ne devient "raisonnable" qu'après avoir raisonné, à savoir, après avoir considéré une situation donnée et déterminé, en fonction de notre compréhension de celle-ci, quelle est la voie de la raison. Quand on accepte de prendre la vie pour ce qu'elle est réellement — soit un laps de temps vierge à notre seul usage —, tout se clarifie. « Raisonnable : qui agit d'une manière réfléchie », nous dit le dictionnaire^{xxxvii}. C'est-à-dire par calcul ! « Calculer : évaluer une valeur en fonction de certains facteurs. » Et le principal facteur de la vie, c'est sa finitude. Ce qu'ils appellent "péter les plombs", moi, j'appelle ça "devenir raisonnable". L'adjectif "raisonnable" a, jusqu'ici, été employé comme synonyme de "tempéré". Pourtant, quand

on se met un tant soit peu à raisonner, toute forme de modération nous devient inenvisageable.

Le compte rendu d'une vie voulue raisonnable que vous êtes en train de feuilleter — *Outrecuidances dans l'entrecuisse d'une désespérance* — se conclura bon gré mal gré le jour de ma mort. Il représente la justification de mon existence, une excuse valable pour mes impertinences, et devra me contenir tout entier, telle une urne funéraire. Cet ouvrage est ma roue de paon. Je le rédige afin que toutes les personnes qui m'intéressent tombent inconditionnellement amoureuses de moi. La bande-son de tel texte ne peut être que *Disco Volante* de Mr. Bungle — j'ai entrepris d'écrire l'équivalent littéraire de cet album.

Tenez-en compte : mon texte est une toile de la mouvance pointilliste. Et comment se contemple un tableau pointilliste ? Regardé de près, point par point, il nous est inintelligible ; il n'est alors qu'un ramassis d'informations sans queue ni tête. Par contre, si après avoir pris du recul, nous laissons ces touches interagir entre elles, jaillira le paysage que son auteur désire nous faire apprécier, bien trop subtil pour être dépeint directement.

Quand près d'un an après notre première conversation, il réitéra son invitation à venir le rencontrer chez lui, à Saint-Denis, une fois le combiné raccroché, je beuglai longtemps mon allégresse. En me rendant chez Costes, Jean-Louis Costes, j'ai l'impression de m'approcher à pas feutrés d'une biche qui chercherait à savoir s'il lui faut déguerpir ou bien se laisser caresser. Je rends visite à cet anachorète comme on effectue un pèlerinage ; en chemin — soit de la bouche de métro la plus proche à sa bicoque —, tout me paraît méchamment poétique, foutrement sacré. De plus, le hasard faisant bien les choses, mes chaussures neuves ayant déchiré ma peau en deux endroits, cette brève pérambulation sur les pavés du quai Saint Jean-Louis est un chouïa sanguinolente.